

A M. Victor Buurmans

Lugano, Suisse, poste restante. 8 avril 1872.

Mon bien cher ami,

Je reçois à l'instant même la lettre que tu as écrite à ma femme et je m'empresse d'y répondre, tout heureux de savoir enfin d'une façon positive que tu es en liberté. Je l'avais déjà appris par un de mes amis qui était allé de ma part à ton ancienne adresse et auquel on avait dit que tu habitais Montreuil; mais n'ayant pas reçu de lettre de toi, je doutais toujours, j'étais inquiet.

Y a-t-il longtemps qu'on t'a lâché? Quels sont les autres camarades amis qui sont libres comme toi? Quels sont ceux qui ont été condamnés et à quelles peines? Que fais-tu maintenant? Quels sont tes moyens d'existence? Ta santé s'est-elle maintenue? Ta femme est-elle bien portante? Tes enfants se développent-ils selon tes vœux? Toutes questions qui m'intéressent fort et auxquelles je te prie de répondre. Après cette année de misère, d'ennuis, d'humiliations de toute espèce, je serais tellement heureux que les chances de la vie te fournissent un dédommagement!

fr
qu
m

tr
in
ap
de
ci
F
au

va
da
q
ga
pe
et
u
n

n
é
p
g

à

Dans ta réponse, parle-moi aussi d'Anvers, de tes frères, de ton cousin, de ton ami le cordonnier. Tout ce qui t'intéresse m'intéresse, tout ce qui te tient à cœur me touche aussi.

Quant à moi, tu le sais : je suis banni, c'est dire que la trois-centième partie de la grande patrie terrestre m'est interdite. Le séjour de cette petite république (?) qu'on appelle la France m'est désormais défendu sous peine des travaux forcés à perpétuité, et, privé de mes droits civils et politiques, je n'ai plus qualité pour me dire Français. Heureusement le nom d'homme et, j'espère aussi, la dignité qui convient à ce nom me sont restés.

Pour lieu d'exil, j'ai choisi cette petite ville que je savais jouir d'un excellent climat et qui a l'avantage d'être dans le voisinage d'une grande ville, Milan, aussi bien que sur le territoire d'une république. J'ai du moins le grand plaisir d'aller, de marcher de venir librement pour guigner du coin de l'œil les agents de police. Aucun mouchard n'est à mes trousses, ou, si l'on a cru utile d'en expédier un à ma suite, cela m'est égal, je n'en ai cure.

Maintenant, réussirai-je à me créer ici un travail rémunérateur ? Pourrai-je m'entendre de si loin avec mes éditeurs de Paris ? Je ne sais encore, mais j'ai bon espoir. En tous cas, je ne commettrai pas le crime de manger sans travailler, d'avoir des droits sans devoirs.

Je te serre fraternellement la main. Mes hommages à ta femme. La mienne te salue.

ÉLISÉE RECLUS.